

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 6

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 7 février 1920. — D'en torna pas la man. (G. D.) — Duè z'historès. — Tonnerre de Sainsaph. (Louis Monnet) — Drôles de types. (J. M.) — Faute d'être abonné. — Un nouveau livre de légendes valaisannes, par Albert Duruz-Salandieu (M. Gabbud) — Les amis du « Conteur ». — A propos de vieilles coutumes. — Bibliographie. — LE FEUILLETON : La Fée aux miettes (Ch. Nodier) suite.



D'EN TORNA PAS LA MAN¹

A la nouvelle de l'élection de M. Deschanel à la présidence de la République française, le *Journal français*, qui paraît à Genève, a publié le dialogue que voici. Les interlocuteurs sont deux de nos amis de la Savoie :

Le voyageur de commerce. — Alors, Monsieur Baud, nous avons un nouveau président. Qu'est-ce que vous en dites ?

Phonse Baud. — Té qui pu bin me fore ? Cîn ne changera ran.

Le voyageur de commerce. — Vous n'avez pas l'air content. Vous auriez peut-être préféré le choix de Clémenceau ?

Phonse Baud. — Ah ! cé yties pour sû, yè on rude lapin ; mais y n'aré pas fè mé quement président de la République que man² président dou Conseil.

Le voyageur de commerce. — Alors qui auriez-vous donc prêter à Deschanel ?

Phonse Baud. — Deschanel, Poincaré, Clémenceau ou Jonnart, d'en torna pas la man. Yè pas seulamin louz hommes qui fudrait changeo, mais la manire de fore. Poué yè louz administrations, lou règlemins qué faudrive transformo. To le resta, yè de la frima.

Le voyageur de commerce. — Je comprends votre opinion. Vous êtes partisan de la révision de la Constitution ?

Phonse Baud. — De sé partaisain de fare de la bouna bezogna. Ya rudamin de tims qu'on no horre le crâne avoué des promesses et des bellas phrasas. Y n'empêche qué yè tozo la même chusa. Lou gros mangeant loû petits. Louz impôts augmentivent et lou fonctionnaires asse bin ; mais le pajs ne prospérant pas.

Le voyageur de commerce. — Il faut avoir confiance dans le nouveau président de la République. Vous verrez. Il fera d'utiles réformes.

Phonse Baud. — Quazi vô. Le présidaint va inauguro des estatues et présido des expositions, man son prédécésseur. Yè on commis voyageu national man vo êtes le représintant d'oune maison. Y pu ran fore tô solèt. Vo savi bin qué son pòvè zè limito.

Le voyageur. — Vous êtes d'un scepticisme déconcertant. Vraiment vous m'étonnez.

Phonse Baud. — Que voli vo ? De ne sé po de

¹ Je n'en tourne pas la main.

² « Man », abréviation de « queman », comme, comment.

c'ti matin. Et poué yè po difficila de comprendre pè que tè que louz affores é ne marchain pas man y l'adrait. Mais tō can yè de la politiqua et de n'en volive pas in fore. Parlons d'ultra chuse, y vudra mio.

G. D.

DUÈ Z'HISTORIÈS

N certain gaillâ, que n'avâi pas einveintâ la pudra, avâi éta eingadzi tsi on monsu et onna dama qu'aviont met l'âo bin ein grandzi et que viquessont solets avoué onna serveinta dein onna galèza carrâie que l'aviont fè bâti. Et coumeint l'etiont bin à l'âo z'esse, l'aviont prâi cé gaillâ on pou pè pedi, kâ le pourro bougro étaï on bocon simpliet, et l'ariont bin pu s'ein passâ. On lâi desâi Dzaset et on lâi fasâi portâ l'édhie et lo bou, queri lo lacé, ceri lè solâ, traîrè lè maunets su lo pavâ, focherâ âo courti et fèrè lè coumechons ; enfin quiet ! fotemassi tot lo dzo déveron l'hotô, que l'avâi ma fâi quic 'na galèza pliace, et coumeint l'etâi tsi dâi brâvès dzeins et que l'etâi on bon soudzet, l'allâvè et vegnâi dein la maison coumeint se l'avâi éta tsi lue.

On matin que l'avâi oquî à demandâ à la dama, ye va ; et sein tapâ à la porta, l'eimpougnè lo pècliet et l'eintré tot drâi dein la pâilo iô la dama sè vetessâi.

— Mais, Joseph, lâi fâ la dama, on pou ein colere, qu'est-ce que cela veut dire ? Vous savez que je vous ai défendu d'entrer dans ma chambre sans frapper !

— Oh ! madame, repond lo lulu, je sais bien, mais madame peut être tranquille. J'ai d'aboo guigné par le trou de la saraille et je me serais pas permis d'entrer dans la chambre avant que j'aie vu que madame avait fini de s'habiller.

* * *

On chenapan, que viquessâi tant que poivè su lè z'autrès dzeins, s'etâi einfatâ onna né dein onna dzenelhîre po lâi robâ onna pudzena, et po ne pas que la bête sè pouessè einsavâ, lo gaillâ lâi attatsâ lè piautès avoué on bet dè ficalla.

Ma fâi, tandi que bourgatâvè dein la dzenelhîre, tota ellia dzein eimplioumâie, épouâiriâ, fe on détèrtin dâo diablio, que la fenna dè la maison, que n'etâi pas onco cutchâ po cein que se n'homme s'etâi réduit on bocon lard, et qu'out cé brelan, soo que devant po vâirè cein que y'avâi.

Quand le s'approutsè de la dzenelhîre le vâi lo gaillâ que décampâvè avoué la pudzena que pioulâvè sein bôtsi. Adon le lâi trancè après et lâi criè :

— Arrêtâ ! Isancro dè pandoure, dè vaurien, et tâtsi vâi dè mèrebailli ellia pudzena ?

L'autro, qu'avâi on pi bot et que terivè la piauté, ne poivè pas tracé bin rudô : assebin quand ve que l'allâvè sè fèrè accrotsi, s'arrètè franc, et coumeint ne volliavè pas s'eimpougnè avoué onna fenna, lâi fâ :

— Ah ! vo volliâi voutra pudzena ? Eh bin, teni, la vouaïque : vo n'âi pas faulta dè tant criâ ; mâ mè rontè lo cou que vo la rebaillo sein reprèindrè ma ficalla !

Et la redètatsè.

Au réveil. — Entre voisins :

— Figurez-vous que, ce matin, je me suis réveillé tout bête.

— Et comment vous étiez-vous couché ?

— Comme à l'ordinaire...

TONNERRE DE SAINSPH !

Lorsqu'ils rentrèrent de l'exposition cantonale d'Yverdon, Fevey et Grognoz prirent, comme de juste, le chemin de l'école. Ils passèrent par Lausanne, où ils s'arrêtèrent, bien entendu. Mais laissons la parole à Louis Monnet, qui conta jadis cette équipée des deux inséparables.

VERS sept heures et demie du soir, Fevey et Grognoz arrivaient en gare de Lausanne. Ils montèrent en ville par l'avenue de la Gare et l'avenue du Théâtre. En longeant le temple de St-François, dont le clocher était alors entouré de hauts échafaudages, Fevey s'écria :

— Regarde-voir cette église !... Passons pas trop près : ils l'ont cotée !... Tiens, voilà notre hôtel des Messageries... Charrette, comme on l'a relappé sur le devant !... Qu'est-ce que c'est que cette cage verte autour de la porte ?... C'est pourtant pas pour les poules... non, parce que je vois des gens qui boivent dernier. Je sais pas si le tenancier nous reconnaitra... Entrons toujours... Serviteur, messieurs, serviteur. Garçon, voulez-vous nous réduire un moment ces sacs... et puis nous apporter... Avez-vous toujours de ce Sainsafe qui était si tellement bon ? Si y en a encore, donnez-en un demi.

— Certainement, un demi Sainsaph.

— Vitor — j'entends qu'on vous dit Vitor — est-on bien sûr d'avoir la même goutte que l'autre fois ?

— Meilleur encore, M'sieur.

— Ah ! je sais pas s'il peut être meilleur. Enfin on va ça goûter... Le patron est-il par là ?

— Là-bas, au fond du café... celui qui boit...

— Ma foi, je vois pas tant bien ; ils boivent tous.

— Celui qui verse maintenant.

— Ah ! ah ! oui, je le reconnais, fait Grognoz.

Et s'avançant vers le détenteur de l'établissement :

— Pardon, esthine... Vous ne me reconnaissez pas, mossieu ?...

— Eh bien, non... Cependant...

— Regardez-me voir bien... Voyons... Philippe Grognoz. Nous avons couché ici en revenant du tir fédéral de Genève, avec mon beau-frère qui est là...

Vous savez... qu'on avait si tellement ri, le soir, avec des Messieurs de Lausanne, épi le mossieu du Conteur... Y avait là un avocat, un marchand de vins épi d'autres bons zigues... Vous vous rappelez pas ? On a pourtant fait de fameuses recaféées.

— Ah ! oui, quand vous nous avez raconté votre voyage à Paris ?...

— Alôo !... Epi la petite santé va toujours, à voir ?...

— Assez bien, merci. Et vous ?

— Mais... Dieu soit béni, on se maintient.

A présent, c'est pas le tout : pouvez-vous nous remettre cette nuit ?

— Je suis désolé, Monsieur Grognoz, toutes nos chambres sont prises, sauf une seule qui n'a qu'un grand lit à deux places, ce qui ne fait pas votre affaire.

— Ça dépend... Dis donc, beau-frère, viens voir ici. Y paraît qu'il ne reste qu'un grand lit pour deusse : ça se comprend pendant ce tir cantonal.

— Ça fait rien ; on veut assez s'arranger ; on se cougnera un peu plutôt que d'aller dans un autre hôtel. D'ailleurs, on peut se mettre à bêtzevet, tu sais, un à n'un bout, l'autre à l'autre ; il n'y a qu'à